

La mission sublimante d'Abdallah Taïa : rendre leur humanité à tous les sans-voix

Marie-Thérèse Oliver-Saidi

IISMM-EHESS

Dès ses premiers textes, Abdallah Taïa institue un puissant questionnement identitaire qui ne cessera de s'affirmer au long d'une œuvre où s'entrecroisent les fils rouges d'identités multiples. La découverte de ces identités problématiques s'exerce dans le doute et le malaise chez ce jeune Marocain enfant de la rue à la sensibilité exacerbée (2006, p. 97). Fils de pauvres, pris dans des liens familiaux forts et ambigus, il se découvre enfermé dans un destin de chômeur comme ses amis de Hay Salam. Son attirance

pour les garçons le confronte aux humiliations : traité d'efféminé dans son milieu, n'est-il qu'un prostitué pour ses amants étrangers? Doutant parfois de son apparence, il souffre de relations amoureuses compliquées, entre un ardent besoin de fusion et une non moindre aspiration à de nouvelles sensations. Même incertitude du côté religieux : affirmant parfois la fin de son moi croyant, il se revendique d'un islam ouvert, fait de djinns et de saints hérité de sa mère. Attaché profondément au Maroc, il se heurte à une réalité sociopolitique dure, hypocrite et inégalitaire qui brise les êtres. Comment donc échapper à ces appartenances malheureuses, les dépasser pour construire une identité nouvelle libre et glorieuse, dans l'exil s'il le faut? Pour ce rêveur absolu, cinéma, littérature et musique offrent leur riche mythologie de stars et de figures tutélaires qui lui montrent le chemin à suivre.

L'écriture pour témoigner et interpeller le monde

Ce sera avant tout l'écriture, arme de combat qui transcende la mort et lui permet d'assumer sa responsabilité envers lui-même, sa société et, au-delà, le monde, comme il le proclame en 2009 dans « *L'homosexualité expliquée à ma mère* ». Les défis rencontrés ne sont-ils pas ceux de toute une jeunesse arabe emprisonnée dans de multiples carcans politiques et religieux? Ses créations seront donc vouées à témoigner pour tous ces sans-voix : homosexuels, prostitué(e)s, femmes dominées, pauvres, noirs... Ainsi affirmera-t-il, dans un entretien avec Jean-Marie Félix, « qu'il faut dire et porter la parole de ceux qui ne peuvent pas parler et qui n'ont pas accès aux médias comme [lui] » (Ncube, 2014, p. 125). Leur rendre toute leur part d'humanité en explorant à

travers la voix même des intéressé(e)s ou de leurs proches ces territoires de l'ombre trop souvent abandonnés au mépris ou à l'exploitation brute des corps. Chaque roman va offrir une variation autour de ces personnages, sortes d'avatars de lui-même en en appro-fondissant la problématique. Son œuvre s'amplifiera de la voix de tous ces êtres des marges auxquels le rattache une sorte de lien charnel et mystique. Tous en effet participent plus ou moins de ses expériences, de ses rêves, de sa sensibilité charnelle, sociale et religieuse. D'autant que la plupart, exilés ou non, sont comme lui Marocains ou Maghrébins. Il affirme à plusieurs reprises l'importance pour lui de ce rapport à autrui : « moi, j'ai besoin du contact avec l'autre, même de loin, le regarder longtemps, le toucher de très près, partager le cœur et ses secrets, l'intimité et ses troubles » (2004, p.66). À ce contact, il se reconforte, se ressource et renouvelle son inspiration : « Je me suis rendu compte que, comme tous mes compatriotes, j'étais curieux des gens. J'avais faim des gens, j'étais en manque d'histoires. Des histoires à la marocaine. » (2000, p. 132). Il avoue à sa mère et à sa famille qu'en volant leurs vies pour les transformer en fragments littéraires, il les défend et les fait exister (2009).

Cette vocation profonde, née très tôt, s'imprègne d'un mixage charnel, spirituel et politique : « écrire, c'est tout mélanger. Se mélanger. S'évaporer dans l'autre, les autres », affirme-t-il dans un entretien (Zaganiaris, 2012a). Ainsi aime-t-il à retrouver « une communauté de gens malheureux qui n'avaient où aller, qui n'avaient personne à qui dire leurs maux sauf ce saint hospitalier, ce saint qui apaise, qui donne la baraka » (2000, p.101). Croyances populaires, recours aux djinns, aux pouvoirs magiques, aux stars et aux héros galvanisent l'écrivain dans son ardent combat révolutionnaire contre les tares qui minent le Maroc et les sociétés arabes. Cette

ouverture aux autres, essentielle dans l'œuvre, a un impact sur la forme même de l'écriture et de la narration. Travaillé par l'autofiction, le récit se diversifie, jouant sur la temporalité, la fragmentation, entrelaçant épisodes et voix multiples, mimant l'urgence de l'action et de la passion à travers un style saccadé, des phrases brèves à l'infinif, comme des injonctions ou des flashes, et ce, pour évoquer « un Maroc dans la tension, la fièvre. Un Maroc dans l'élan » (Taïa, 2009, p. 2). Pour Taïa, le combat est plus large que celui de la simple défense des homosexuels. D'autres tabous doivent tomber, notamment en ce qui concerne les femmes : il a six sœurs, qui n'ont pas toujours pu épouser qui elles aimaient. Un lien puissant le lie à sa mère. La lettre qu'il lui adresse est un hommage à cette femme illettrée dont la forte personnalité a marqué toute sa jeunesse, celle qui lui a donné le désir de révolte et a été pour lui « une école de féminisme » (ibid.). Lui qu'on a accusé de se prostituer pour plaire à l'Occident s'insurge contre le contexte du Maroc, de « ce pays qui oblige sa jeunesse à se vendre, à se prostituer pour survivre » (2004, p. 130). Dans l'œuvre apparaissent ainsi quelques figures de femmes libres comme sa tante Massaouda, Batoula la vagabonde, les copines, Nawal la folle d'amour ou Oum Zahra. Un pays pour mourir sera dédié à « ses sœurs [...], toutes ses sœurs », dont le destin reste problématique.

Prostituées : un statut problématique

Le film *Much Loved* de Nabil Ayouch (2015) a mis récemment le projecteur sur cette catégorie sociale nombreuse au Maroc et souvent occultée, comme le montre la polémique suscitée autour de ce film qui dévoilait crûment une réalité gênante.

Certains écrivains maghrébins comme Tahar Ben Jelloun avaient bien déjà brossé des figures de prostituées, mais en les mythifiant à travers les fantasmes masculins ou le voile d'un imaginaire poétique puissant. L'approche de Taïa sera différente, mêlant le concret et le poétique, tournant autour de l'objet tel un sculpteur ou un cinéaste, suscitant l'empathie envers ces êtres rarement vus de l'intérieur. Se dévoilent ainsi pêle-mêle le quotidien hasardeux, les rêves, les espoirs, les doutes et l'émotion enfouie. Il est intéressant de confronter ce portrait vivant et sensible avec deux approches différentes, l'enquête sociologique fouillée de Mériam Cheikh « Échanges sexuels monétarisés, femmes et féminités au Maroc, une autonomie ambivalente » (2009) et les commentaires nombreux et contrastés concernant le positionnement de Taïa face aux théories Queer chez Jean Zaganiaris (2012a, b, 2013a, b), Jean-Pierre Boulé (2014) ou Gibson Ncube (2012, 2014).

Aussi différentes qu'elles puissent être, toutes ces prostituées n'ont de cesse de dénoncer l'hypocrisie sociale de ceux qui profitent de leurs corps, puis les rejettent et les méprisent, comme l'imam qui use de Slima dans *Infidèles* (2010) sans rien lui donner, ou les voisins qui l'insultent et la considèrent comme sale au vu de la morale religieuse traditionnelle. Saâdia, la mère adoptive de Slima, elle qui était tellement sollicitée comme introductrice aidant le couple lors de la nuit de noces, se plaint avant de mourir d'avoir été reniée par tous comme une paria. Mot que Taïa utilisera pour lui-même dans sa lettre à sa mère : « Je vous prie de ne pas me faire sentir que je suis un paria. Un mécréant. » (p. 3) Leurs familles même les repoussent alors que, souvent, elles les vendent pour se procurer une ressource financière et vivent à leur crochet. Zahira, l'héroïne d'*Un pays pour mourir* (2015), entretient ainsi

la sienne avec l'argent gagné durement à Paris alors que sa mère l'a empêchée d'épouser l'homme qui lui plaisait : « C'est leur destin, notre destin : payer par notre corps l'avenir des autres » (2010, p. 69). Sa collègue Naïma multiplie elle aussi les tâches pour payer les études de ses neveux et nièces au Maroc. Ces femmes ont conscience d'être utiles, d'avoir un rôle noble comme l'affirme Saâdia, fière d'aider les autres femmes en leur apprenant le sexe et en trichant sur leur virginité souvent déjà perdue. Sa fille aussi apporte réconfort à ces soldats qui s'évadent dans un autre monde peuplé de rêves érotiques en attendant leur tour, chez elle. Aziz, l'ami de Zahira, s'inquiète d'ailleurs avec un certain humour de la voir « se spécialiser dans le sauvetage humanitaire, [elle] qui n'offre son sexe qu'aux émigrés sales et sans le sous » (2010, p. 37) au lieu d'amasser de l'argent comme lui qui possède un bel appartement. Comme le souligne l'écrivaine marocaine Latifa Baqa : « la prostituée cristallise la crise du patriarcat. D'un côté elle est ce corps tant désiré, de l'autre elle est objet abject qui salit la morale. » (2015, p. 27)

Au Maroc comme à Paris, leur quotidien est dur, dans un univers impitoyable où règnent concurrence et jalousie entre prostituées, où les corps s'usent vite, passant de la gloire à la déchéance. Jallal, le fils de Slima, note le courage de sa mère, qui reçoit une clientèle variée de tous âges. Soutien et solidarité s'exercent parfois entre membres d'une même famille, entre voisins de hasard comme Zahira et Aziz le prostitué, qui se confie à elle et lui demande conseil sur son changement de sexe. Zahira secourra aussi le jeune Iranien Mojtaba et le protégera jusqu'à son départ pour Stockholm. Mais comme elle le note, les Arabes à Paris sont rarement solidaires. Comme pour mieux

comprendre et justifier ces femmes, le récit évoque souvent leur parcours depuis leur enfance et, parfois, jusqu'à leur fin. Comment elles en sont venues là. Effet du hasard pour certaines comme Zahira, qui, troublée par la perte de son père qu'elle aimait beaucoup, par le refus de sa mère de la marier à sa convenance, glisse peu à peu dans la prostitution, sous l'influence d'une amie maquerelle qui l'initie au sexe et à ses secrets. D'autres suivent une vocation familiale, comme Slima ou la mère du jeune Omar dans *Le Jour du Roi* (2010). La plupart se résignent à ce destin imputé à la fatalité : « Je suis devenue ce que je suis. C'est ma nature. Une prostituée, » (2015, p. 18) Saâdia affirme elle aussi qu'elle n'a rien choisi : « Ce destin, je m'y suis trouvée. On m'a poussé vers ça. » (2012, p. 30) Dans ce contexte, peut-on vraiment affirmer, comme le fait Jean Zaganiaris :

La figure de la prostituée chez Taïa semble s'inscrire dans une métaphore émancipatrice revendiquée par certaines féministes américaines pro-sexe qui utilisent l'expression « I am a bitch » pour dépasser la stigmatisation péjorative de ce terme et dire qu'elles assument leur indépendance (2012a) ?

Est-ce vraiment la liberté sexuelle que ces prostituées recherchent et mettent en avant ? Beaucoup parlent de hasard dans leur destinée. Zahira semble satisfaite d'être libre à Paris, mais de quelle liberté s'agit-il ? La seule qui se rapprocherait de ce modèle serait la mère d'Omar, dans *Le Jour du Roi*, qui fait sa « révolution » (2010, p. 32), comme le dit son fils, en affirmant sa liberté, dominant son mari, le trompant et retournant enfin à son ancien métier de prostituée à Azemmour. Le père, lui, est fasciné par cette femme, « une pute royale. Une pute qui symbolisait la femme de ce pays, le Maroc. Un sex-symbole. » (2010, p. 51) Taïa se réfère-t-il vraiment à la théorie américaine

queer? Dans un entretien avec Zaganiaris après la publication d'*Infidèles* en 2012, il avoue mal connaître cette théorie même s'il sait qu'elle milite pour réveiller les êtres humains et les libérer (2012b). Jean-Pierre Boulé, lui, rappelle les réticences de l'écrivain à être rattaché à des théories occidentales qu'il prétend ne pas bien connaître et sa volonté de ramener son inspiration à son propre monde intérieur et à des références orientales, comme le soufisme du grand poète Jallal Dine Rumi. Résister et être transgressif n'est pas une idée importée de l'extérieur du Maroc, affirme alors Taïa (Boulé, 2014, p. 124). Sans doute tient-il parfois des propos plus explicites concernant le transgenre comme nous le verrons un peu plus tard, mais rattacher la situation des prostituées marocaines au seul motif d'une libération sexuelle semble faire peu de cas des contingences financières en la matière. L'enquête de terrain de Mériam Cheikh souligne d'ailleurs le lien étroit établi au Maroc entre sexe et argent : « La sexualité des femmes est un enjeu lié à des rapports d'argent et au pouvoir masculin : la femme rend un service sexuel en échange d'argent, de biens ou de prestige. » (2009, p. 182). Le statut marital avec partenaire unique confère honneur et légitimité. Il paraît donc hasardeux d'affirmer comme le fait Zaganiaris qu'à l'égard des prostituées, il y a un féminisme « pro-sexe » chez Taïa (Zaganiaris, 2013b), lui qui accuse son pays de contraindre ses enfants à se vendre. Plus que la quête du plaisir, n'est-ce pas l'argent qui motive la majorité de ces femmes pauvres et incultes dans un « pays-bordel » où seul le sexe marche, comme le clame Taïa (2006, p. 105)? L'écrivain rencontre ainsi dans l'avion qui le ramène au Maroc un groupe de prostituées marocaines de luxe qui rentrent de Suisse, « en triomphe, les poches pleines, leur

liberté, grâce aux francs suisses, enfin acquise » (2006, p. 124). Même si certaines ont connu un temps de gloire dans les grands hôtels où les hommes étaient à leurs pieds, l'avenir reste problématique pour la plupart, comme le montrent les différents récits. Quelques-unes finissent par se marier, comme la maquerele connue par Zahira ou comme Naïma, son amie, qui vivra un véritable conte de fées. Un homme riche qu'elle a croisé déjà vieillissante tombe follement amoureux d'elle et vient la chercher pour l'épouser. Slima, elle aussi, se mariera avec un Belge. Car le mariage, comme le montre l'enquête de Mériam Cheikh auprès de prostituées régulières ou occasionnelles, reste un objectif recherché par la plupart afin de retrouver la respectabilité conforme au code social majoritaire :

Le référentiel dominant normalisant les relations intimes entre les sexes fait preuve d'une grande résistance si bien qu'en dépit de l'autonomie économique et sexuelle assurées par des modes de vie transgressifs, le désir de réinvestir les statuts « honorables » de *bent* et *mra'* demeure. Dans le Maroc d'aujourd'hui, la fabrication d'identités sexuelles alternatives relève donc, plutôt que de l'émergence de nouvelles normes sociales, de l'insertion d'acteurs dans des contextes où se superposent différents univers de références. En recomposition incessante, ces identités apparaissent de ce fait comme ambivalentes. (Cheikh, 2009, p. 188)

De fait, beaucoup d'hommes refusent d'épouser ces femmes, honteux de leur passé face à leur famille. Certaines vont tomber sous le poignard d'un proche qui veut sauver l'honneur de la famille ou venger une offense comme Zahira, poursuivie jusqu'à Paris par son ancien amoureux pour la tuer et se suicider ensuite lorsqu'il apprend que son travail a été payé par l'argent du péché. D'autres se convertissent, retournent à l'islam et se rangent, retrouvant ainsi les références traditionnelles.

Prostituées ô combien humaines

Taïa dépeint d'autres dimensions de leur personnalité, qui les humanisent, rejoignant ainsi un autre écrivain de Salé, Latifa Baqa, engagée depuis les années 1970 auprès des prostituées et des marginalisées et qui affirme dans un entretien : « Les prostituées sont des femmes au grand cœur [...]. Et dans l'écriture on apprend à les regarder autrement, loin des codes moraux qui jugent les victimes. » (2015, p. 27). Beaucoup ont connu des histoires d'amour qui éclairent leur lourd quotidien. Saâdia l'introductrice a ainsi aimé un homme au bled, à Tadla, mais trop faible et craintif, il n'a pas osé affronter sa famille pour l'épouser. Elle l'a quitté sans rien réclamer alors qu'elle était enceinte d'un fils qui mourra bientôt. Toujours attachée à cet homme, elle a pris son nom et rêve de le retrouver dans l'au-delà. Slima, sa fille, s'attachera au beau soldat qui leur a apporté des cassettes du film *River of No Return* avec Marilyn Monroe qu'elle adore tout comme son fils. Quand il sera envoyé faire la guerre au Polisario, elle ne le dénoncera pas malgré les terribles tortures que lui feront subir les sbires marocains pour lui faire avouer ce qu'elle sait du soldat et de son complot contre le roi. Elle le protégera jusqu'au bout car, dit-elle, il est sa patrie à elle et à son fils. Des années plus tard, elle rencontrera au Caire un Belge ouvert et bienveillant et connaîtra avec lui qui l'admire une fin de vie transcendée par l'amour et la religion. Quant à Zahira, moins complexe, elle s'attachera un temps à l'ouvrier noir de sa famille, lui apportant des petits présents et rêvant de son sexe. Plus tard, devenue prostituée, elle rencontrera à Paris un Sri Lankais aisé, Iqbal, qui lui plaît et qu'elle voudrait épouser pour vivre plus confortablement, même si l'argent ne l'intéresse pas vraiment. Il est attaché à elle mais a découvert

par des amis son véritable métier. Elle est convaincue de pouvoir finalement le persuader et guérir ainsi de son amertume en s'offrant une petite vie douillette à ses côtés pour ses dernières années après avoir tant trimé. Bonne fille, elle se donne parfois gratuitement à des émigrés arabes et musulmans comme elle, pour qui elle éprouve une sorte de tendresse. D'autres attachements meublent la vie de toutes ces femmes, des amitiés, des liens familiaux maintenus. Jallal, le fils de Slima, s'insurge farouchement contre les insultes qu'ils reçoivent tous deux, jure de la protéger à jamais et vivra avec elle dans une grande proximité jusqu'à l'emprisonnement de sa mère. La tendre Zahira, elle, est attachée au petit Antoine, âgé de neuf ans, le fils de la concierge qui lui apporte le courrier et pleure pour la mort de Rex, le chien de sa tante. Elle se promet de lui léguer tout ce qu'elle possède, car il représente Paris ainsi qu'un souvenir pur et attendrissant. Elle compatit aussi au sort d'Aziz, un voisin homosexuel et prostitué qui entreprend de devenir une femme. Elle le conseille, le réconforte à sa manière. Généreuse, elle s'occupera aussi comme une mère d'un jeune Iranien malade, recueilli dans la rue, qu'elle va soigner et loger chez elle, jusqu'à faire le ramadan avec lui.

Malgré les activités de ces femmes, leur témoignage reste souvent sobre et pudique dans le domaine du sexe. La plus volubile en la matière est sans doute Saâdia, qui explique à sa fille avec des détails précis et crus son activité le soir des noces auprès des nouveaux mariés, comment elle met un sexe dans l'autre, comment elle stimule l'homme et le guide. Crudité aussi des détails lors des scènes de torture subies par Slima et qu'elle raconte à son fils dans un long monologue. Même si ce sont pour la plupart des femmes analphabètes et peu cultivées comme la mère de Taïa, elles acquièrent au contact de tous ces

hommes et femmes de milieux souvent modestes une connaissance profonde des êtres et une sorte de philosophie de la vie. Slima enseignera ainsi à son fils à toujours se méfier et à ne jamais dévoiler ses véritables sentiments et son moi profond : « La nudité ne signifie pas révéler son âme à tout le monde, » (2012, p. 64) Elles revendiquent une forme de liberté et d'indépendance que leur statut de femme en Orient ne leur aurait de toute façon pas octroyée, mais une liberté qui ne vise pas forcément le sexe. Il n'est jamais question de souteneurs ou de proxénètes dans ces récits. Naïma avoue à Zahira qu'elle ne renie rien de son passé de prostituée : « On ne change pas. On avance. On va et, un jour, les choses se mettent ensemble, s'organisent. Font sens. » (2015, p. 68) Les lieux de leurs activités sont aussi très présents et renvoient aux itinéraires de l'auteur lui-même. Azemmour au Maroc est souvent cité : c'est là que vit la famille de la mère d'Omar et c'est là qu'elle retourne reprendre son métier de prostituée. C'est, selon Saâdia, « un territoire à part. Une cité d'un autre temps. Libre et sauvage. » (2012, p. 39), où elle pourra accoucher sans être jugée. C'est là qu'elle voudrait que vive sa fille adoptive Slima, qu'elle y boive l'eau du fleuve Oum Rbii, la mère du printemps, et qu'elle l'enterre près du saint dans une tombe rouge selon un rituel précis durant trois nuits. Enfin libérée, Slima ira vivre un temps à Agadir, ville touristique où elle retrouvera « des sœurs, des égarées comme [elle], des sacrifiées comme [elle]. Des mortes vivantes. Des saintes. » (2012, p. 111) Paris plaît à celles qui y ont émigré comme Zahira, qui y marche partout sans peur et y a appris le monde librement. Pourtant, elle n'a pas d'illusion sur le racisme et l'ingratitude des Français envers les vieux Arabes. Zineb, la tante de Zahira disparue

mystérieusement, évoque, elle, le Bousbir de Casablanca, « un bordel à ciel ouvert. Là où finissent tous les damnés du Maroc, hommes et femmes. » (2015, p.149), lieu dont elle s'est échappée pour suivre l'armée française en Indochine.

Pour supporter leur vie misérable et leur horizon bouché, certaines s'évadent dans les rêves portés par le cinéma ou la chanson avec leurs stars et leurs mythes grandioses. Le film *River of no return*, offert par le soldat ami de Slima et de son fils, devient pour eux un film culte, et Marilyn Monroe une véritable icône. La mère pleure en la regardant, s'identifie à elle : « Une pute. Une servante. Une déesse » (2012, p. 70). Elle fuira au Caire pour y renaître loin d'un Maroc exécré et se teindra en blonde comme Marilyn, car elle en est sûre, « [e]lle m'attend au paradis » (2012, p. 63), ce qui se concrétisera à la fin du roman, dans une séquence plutôt provocante pour l'Islam traditionnel. Isabelle Adjani fait aussi rêver ces femmes comme Taïa lui-même, qui la célèbre dans la lettre à sa mère, ou certaines chanteuses. Zineb, elle, rêve de l'actrice Nargis, de son vrai nom Fatima Rashid, qui joue dans des films indiens. Elle veut devenir, elle aussi, une star du cinéma indien, arguant auprès de son amoureux qu'être pute implique de savoir jouer plusieurs rôles et manipuler...

Vers l'au-delà ?

Plusieurs monologues évoquent leurs croyances, leurs superstitions, leur adhésion à un islam populaire très marqué par le culte des saints, la présence des djinns, maîtres invisibles dangereux qui veulent posséder les humains. S'y mêlent parfois des tendances soufies, notamment chez Slima. Elles se

rapprochent par là aussi de Taïa lui-même, très habité par ces courants comme en témoignent ses écrits plus directement autobiographiques. Saâdia, vieillissante et délaissée, vient se réfugier auprès du mausolée du saint de la région de Rhamna, à qui elle raconte son désarroi, sa volonté de vivre encore et de transmettre son savoir, sa science du sexe, des sexes. Il la rassure et lui promet de lui envoyer un enfant qui éclairera ses dernières années en la continuant. À son réveil, elle découvre près d'elle une petite Slima de six ans qu'elle va élever et former. Ces femmes ont souvent recours à un sorcier, comme Zahira, qui en rémunère trois, plus ou moins efficaces, pour convaincre son amant de l'épouser. Le rapport à l'islam classique est très particulier, souvent distant, avec des interprétations personnelles. Jallal déclare ainsi que sa mère donne Dieu aux autres. Slima présente son amie Naïma comme une sainte, son expérience de la torture lui montre le décalage entre les principes de l'islam et sa pratique dans une société corrompue. Ses tortionnaires redoublent de violence en entendant l'appel à la prière. Malgré leur refus du jugement implacable des autres à leur égard, elles intègrent à l'occasion cette image négative, se croient maudites. Ainsi, Saâdia a eu jadis une mauvaise opinion d'elle-même : elle a accepté la mort de son fils comme finalement préférable, car enfant du péché, il n'était aimé de Dieu et serait insulté tôt ou tard par les hommes. Elle s'affirme comme « une femme indigne. Une mère quand même. » (2012, p. 40) La religion n'est pas tout, selon Taïa lui-même, et le sexe n'est pas incompatible avec l'au-delà. Dans un entretien, il déclarera d'ailleurs, à propos de Slima et de son fils Jallal :

Ils sont considérés comme impurs par les autres. Cela ne les empêche pas, tout au long de ce livre, de cultiver un rapport

libre avec les signes de la culture musulmane dans l'espace et l'imaginaire arabes. Et quand je dis libre, j'entends par cela : transgressif. Le livre les mènera dans des zones où la compréhension s'arrête et où la fusion avec l'autre (le ciel, un prophète, une icône du cinéma mondial, une chanson) devient une urgence vitale. (Zaganiaris, 2012a)

Le personnage de Slima est en effet particulièrement fort et représentatif. C'est un caractère libre, courageux et complexe. C'est cette liberté qui la rend, elle et son fils, « *Infidèles* » (Genon, 2012). Tous deux suivront un destin parallèle. La deuxième partie du roman, intitulée « Par amour », lui sera entièrement consacrée ; elle s'y exprimera longuement à travers le dur récit des tortures subies au Maroc ou la discussion chez le coiffeur au Caire à propos du Maroc et de la chanteuse Samira Saïd. Elle heurte les Égyptiennes par sa franchise et son hostilité au Maroc. Elle résiste, on l'a dit, aux féroces séances de torture et protège leur ami soldat. Dépeinte aussi par son fils puis par Mouad, le Belge qui l'épousera, elle reste auréolée d'un certain mystère. Déposée bébé auprès du mausolée d'un saint, elle sera nourrie par des fidèles, puis adoptée par Saâdia sur injonction du saint. Elle ne parle pas pendant un temps, mais semble avoir déjà une relation particulière avec l'au-delà, avec le ciel qui l'aime et s'unit à elle, selon sa mère. Elle connaîtra finalement une véritable renaissance spirituelle, aspiration profonde de Taïa lui-même. Elle en impose à l'expatrié belge Mouad, qu'elle a elle-même choisi comme partenaire. Il se convertira à l'islam sous son influence et vivra avec elle un amour mystique et sublime imprégné par le soufisme jusqu'à la suivre à La Mecque, où elle s'éteindra, épuisée par l'intensité de sa dévotion :

Infidèles fera de ces deux figures honnies par la société des symboles mêmes de l'islam et de la nécessité d'y intégrer des

éléments plus libres, dépasser la fermeture qu'on essaie d'imposer de plus en plus aux musulmans [...]. C'est une prière, ce livre. Un chant. Une âme seule devant son Dieu ou sa Déesse. (Zaganiaris, 2012c)

Prostitués et transsexuels

Dans son combat en faveur des homosexuels, Taïa s'intéresse à la catégorie des prostitués et des transsexuels. *L'Armée du salut* conte comment lui-même a souffert un temps de pouvoir être considéré de cette manière par ses amants étrangers et par la police marocaine qui l'insulte. De cette « fracture irrémédiable » (2006, p. 124) naîtra son engagement pour cette cause. Si certains de ses personnages, eux, ne sont pas gênés de se faire entretenir par leurs amants comme Amr, le Caire qui quitte sa riche famille remplie de préjugés pour vivre en liberté loin du conformisme (2004, p. 93), lui refuse cette image de lui-même. L'Algérien Aziz, dans *Un pays pour mourir*, veut avant tout soutirer de l'argent à ses clients riches. Il est beaucoup plus dur et concret que son amie prostituée Zahira, qui s'attendrit sur une clientèle arabe pauvre. Il critique la France, ses lois et sa bourgeoisie coincée et fréquente à l'occasion des intellectuels, des universitaires, à qui il rend toutes sortes de services, sexuels et autres. S'il rêve de quelques beaux garçons, il regrette surtout son enfance choyée auprès de ses nombreuses sœurs, qui s'amusaient à le déguiser en petite princesse. Nostalgique de ces travestissements, mal à l'aise dans sa peau d'homme, il entreprend de se faire opérer pour devenir une femme. Taïa, dans ce roman, met donc explicitement en œuvre un projet annoncé dès juin 2008, lors d'une présentation publique d'*Une mélancolie arabe* (2008) à l'Institut français de

Casablanca : « Je voudrais aller au-delà de l'hétérosexualité et de l'homosexualité. Je voudrais aller vers le transgenre, la transformation », confirme-t-il à Jean Zaganiaris. (2013a, p. 9). Les adolescents, dans *Le Jour du Roi*, se présenteront par moment dans cette perspective du mélange des genres, de cette confusion identitaire à laquelle Omar aspire.

C'est dans ce domaine spécifiquement que Taïa peut être rapproché de l'optique queer, même s'il préfère souvent éviter ce terme, mal connoté au Maroc, et revendiquer des références orientales. Il est à remarquer d'ailleurs que l'opération effectuée par Aziz se solde chez lui par un nouveau mal-être qu'explicite un dialogue troublant entre les deux parties de sa nouvelle identité : la rébellion de son ancien sexe et le désarroi du nouveau. Des détails très concrets sont évoqués à l'appui, comme le geste d'uriner, jamais naturel désormais pour la nouvelle Zannouba, qui se sent « totalement dépassée par le côté viril qui coule encore en [elle], dans [ses] veines, qui domine dans [ses] gènes » (2015, p. 80). Son ancien moi l'accuse de meurtre et la maudit. Où trouver un guide désormais, car « personne n'a osé décrire ce territoire où l'on n'est plus du tout défini. Où l'on est en dehors de toutes les catégories, celle d'hier comme celles d'aujourd'hui. » (2015, p. 81)? Sorte de rappel des dialogues médiévaux entre le corps et l'âme, l'échange poignant s'achève par l'intercession d'une icône algérienne chère à Taïa, Isabelle Adjani la voyante. Ce dilemme rappelle le mal-être des premiers textes autobiographiques de Taïa et la vision tragique d'un Tahar Ben Jalloun sur la transidentité dans *L'Enfant de sable*, où le protagoniste Ahmed est soumis à de terribles crises d'identité entre « Qui suis-je ? Et qui est l'autre ? », ballotté entre sa nature

féminine et son éducation comme garçon (Ben Jalloun, 1985, p. 55).

Ce malaise vécu par Aziz renvoie aussi à la complexité des références mises en œuvre de nos jours dans le monde arabe en matière de sexualité, et notamment au Maroc, terrain d'enquête investi désormais par sociologues et anthropologues. Ainsi l'anthropologue Gianfranco Rebutini, après un long travail à Marrakech, souligne-t-il la pratique ancienne dans ces sociétés de l'homoérotisme, qui ne stigmatise pas l'individu s'il n'est pas exclusif, et l'influence plus récente de catégories occidentales comme la dichotomie tranchée homosexuel-hétérosexuel qui, par son impact sur la conception même du genre, met en cause la masculinité de l'individu. Dans le cas du Maroc, les deux modèles sexuels décrits coexistent dans une situation complexe d'imbrication et de distinction et sont plus ou moins attribués à des classes sociales différentes. Les classes plus aisées ou plus occidentalisées semblent avoir tendance à incorporer davantage un modèle globalisé de matrice occidentale, où l'émergence d'une identité homosexuelle s'accompagne de l'apparition de nouveaux modèles de genre, tandis que les classes populaires apparaissent plus redevables du modèle homoérotique (Rebutini, 2011). Zagarianis avoue d'ailleurs que « cette transposition des thématiques de la queer theory au sein du champ littéraire marocain ne vise pas à occulter les spécificités contextuelles mais à rendre plus effective leur réalité complexe à travers une montée en généralité » (2013b). Lors de la soutenance de son habilitation à diriger des recherches, il précisera encore sa position :

Dans tous mes travaux de recherche, j'ai essayé de rompre à la fois avec la posture néo-coloniale mais aussi avec le

« différentialisme » ou le « culturalisme », séparant parfois ontologiquement les individus, en considérant que les « occidentaux » ou les « européens » et les « orientaux » ou les « musulmans » ne feraient pas partie de ce monde commun, d'une humanité commune, multiple et plurielle. (2014)

Dans cette perspective certes intéressante, il conviendrait d'intégrer aussi le facteur économique, qui différencie justement le rapport au corps et à la sexualité. Ce qui prévaut pour certains — hommes ou femmes— dotés de ressources financières propres, ne concerne pas forcément l'ensemble des prostitué(e)s.

Marocains noirs

Taïa est aussi sensible à un autre type de marginaux : les Noirs, éternels rejetés dans cette société arabe. Cet intérêt se manifeste déjà dans *Une mélancolie arabe* quand il rencontre dans son hôtel, au Caire, le jeune garçon d'étage, un chrétien noir venu du Darfour qui souffre du racisme et ne peut se rebeller, étant clandestin. Sa fraîcheur, sa grâce, son rêve de liberté en Australie le touchent profondément. Allal, l'ouvrier noir d'*Un pays pour mourir*, découvre lui aussi cette réalité douloureuse dans les yeux de la mère de Zahira, à qui il demande la main de sa fille :

Je ne suis qu'un esclave, n'est-ce-pas ? Un nègre. Un azzî bambala. Le coloré. Le Touargui. Un invisible. Un moins qu'un homme. Éternel serviteur. Éternel rejeté... Même parmi les plus pauvres des pauvres, il y a aussi des lignes rouges. » (2015, p. 132)

Face à l'anathème de la mère, il voit tous ses espoirs de bonheur s'évanouir et comprend qu'il n'aurait jamais dû naître. Plus tard, humilié de vivre de l'argent gagné par la prostitution

de Zahira, il part la tuer et rêve d'un rituel qui la sauverait malgré tout en la rendant noire comme eux tous.

Une autre figure apparaît dans *Le Jour du Roi*, la servante noire Hadda, totalement écrasée par son destin. Se sentant poursuivie par les djinns, elle tente d'y échapper, passant d'une maison à l'autre comme bonne à tout faire, moitié esclave, moitié putain couchant avec père et fils. Elle intègre complètement l'image négative que la société lui renvoie : « Je suis maligne, perverse, sexuelle, sale. Je vis dans le déshonneur. Je ne suis pas une bonne musulmane. » (2010, p. 178) Chassée après une brève liaison avec son maître, elle va rejoindre ses frères noirs et leur esclavage auprès du roi Hassan II, devenant ainsi « Un corps froid, oublié, inconnu. Une tombe illégitime. Sans pays. » (2010, p. 191)

Conclusion

La réalité marocaine et arabe a profondément marqué Abdallah Taïa. Même s'il est installé en France, son pays natal persiste à le hanter (Ncube, 2014, p. 128). Il ne cesse de se sentir solidaire des humiliés en tous genres issus de ces rives de la Méditerranée et tente d'y faire évoluer les mentalités et de briser les tabous. À la différence d'autres écrivains qui cantonnent leurs écrits dans la sphère purement littéraire, il n'hésite pas à s'impliquer dans le débat public au Maroc et en France et à prendre position sur des questions sociales et politiques sensibles. Il participe ainsi à l'ouvrage *Bienvenue !34 auteurs pour les réfugiés* (Gambache, 2015, p.157) en s'inscrivant comme l'un d'entre eux. Par cet engagement politique et humain, il aspire à intégrer le

panthéon des grandes figures tutélaires qui ont fasciné son adolescence et qu'il évoque à travers son œuvre : tant des écrivains comme Jean Genet, Roland Barthes, Michel Foucault, Jean Starobinski ou Paul Bowles que des actrices fascinantes comme Isabelle Adjani ou Marilyn Monroe et des chanteuses comme Souad Hosni, qui tous ont su affronter leur destin et devenir des légendes bénéfiques et stimulantes : puisque « nous ne faisons que suivre les étoiles, nos étoiles » (Taïa, 2004, p. 27).

Bibliographie

- AYOUCH, Nabil. (2015), *Much Loved*, New District, Les Films du Nouveau Monde, Barney Production et Ali'n Productions, 105 minutes.
- BAQA, Latifa. (2015), « La prostituée cristallise la crise du patriarcat », *Écrivains marocains du monde*, BM, hors-série 5, p. p. 27-28.
- BEN JALLOUN, Tahar. (1985), *L'Enfant de sable*, Paris, Harcourt.
- BOULÉ, Jean-Pierre. (2014), « Deuil et résolution dans *Infidèles* d'Abdellah Taïa », *@analyses*, vol. 9, n° 2, printemps-été, p. 276-307,
<<https://uottawa.scholarsportal.info/ojs/index.php/revue-analyses/article/view/1010/857>>.
- CHEIKH, Mériam. (2009), « Échanges sexuels monétarisés, femmes et féminités au Maroc : une autonomie ambivalente », *Autrepart*, vol. 1, n° 49, p. 173-188, <cairn.info/revue-autrepart-2009-1-page-173.htm>.
- GAMBACHE Patrick (dir.). (2015), « Bienvenue ! 34 auteurs pour les réfugiés », Paris, Points.

- GENON, Arnaud. (2012), « Les plus désespérés sont les chants les plus beaux », *parutions.com*, <<http://www.parutions.com/index.php?pid=1&rid=1&srld=448&ida=15057>>.
- GHARAIBEH, Roa'a. (2012) « Queeriser le corps : pratiques des féministes arabes », *Observatoire des transidentités*, <<http://www.observatoire-des-transidentites.com/article-queeriser-le-corps-pratiques-des-feministes-arabes-104378465.html>>.
- NCUBE, Gibson. (2012), « Auto-fictionaliser le désir déviant comme métaphore de l'initiation chez Abdallah Taïa, Rachid O. et Eyet-Chékib Djaziri », *Acta Iassyensia Comparationis*, n° 10, « Rituri de trecere/ Rites de passage », <http://literaturacomparata.ro/Site Acta/Old/acta10/articole%20pdf/AMC_gibson_ncube_fr_editat.pdf>.
- . (2014), « Repenser la construction transméditerranéenne de la sexualité "minoritaire" : Rachid O., Abdallah Taïa et Eyet-Chékib Djaziri », *Dire*, n° 5, <epublications.unilim.fr/revues/dire/497>.
- REBUCINI, Gianfranco. (2011), « Lieux de l'homoérotisme et de l'homosexualité masculine à Marrakech », *L'espace politique*, n° 13, <<https://espacepolitique.revues.org/1830>>.
- TAIA, Abdallah. (2000), *Mon Maroc*, Paris, Séguier.
- . (2004), *Le Rouge du tarbouche*, Paris, Séguier.
- . (2006) *L'Armée du salut*, Paris, Seuil.
- . (2008), *Une mélancolie arabe*, Paris, Seuil.
- . (2009), « L'homosexualité expliquée à ma mère », *TelQuel*, n° 367, <<http://www.asymptotejournal.com/nonfiction/abdallah-taia-homosexuality-explained-to-my-mother/french/>>.
- . (2010), *Le Jour du Roi*, Paris, Seuil.

- . (2012), *Infidèles*, Paris, Seuil.
- . (2013), « Abdallah Taïa », entretien avec Eric Morse, juin, *interview*,
<<http://www.interviewmagazine.com/culture/abdallah-taia>>.
- . (2015) *Un pays pour mourir*, Paris, Seuil.
- ZAGANIARIS, Jean. (2012a), « La question Queer au Maroc : identités sexuées et transgenre au sein de la littérature marocaine de langue française », *Confluences Méditerranée*, n° 80, <<https://www.cairn.info/revue-confluences-mediterranee-2012-1-page-145.htm>>.
- . (2012b), « Entretien avec Abdallah Taïa », *Observatoire des transidentités*, <<http://www.observatoire-des-transidentites.com/page-entretien-avec-abdallah-taia-8298503.html>>.
- . (2012c), « Sexualité et gouvernabilité des corps au Maroc : la question des transidentités au sein des productions artistiques marocaines », *Observatoire Des transidentités*, mars, <<http://www.observatoire-des-transidentites.com/article-sexualite-et-gouvernabilite-des-corps-au-maroc-100332019.html>>.
- . (2013a), « Intégrer de nouveaux objets dans la Théorie politique comparée : La question Queer dans les aires “non-occidentales”, 12^e congrès AFSP, section thématique 61, <www.afsp.info/congres2013/st/s61/st61zaganiaris.pdf>.
- . (2013b), « Queer Maroc », *Barbieturix*, <<http://www.barbieturix.com/2013/12/21/queer-maroc/>>.
- . (2014), « De la contre-révolution à la queer théorie, de Joseph de Maistre à Judith Butler », *txy*, <<http://www.txy.fr/blog/2014/05/15/jean-zaganiaris-de-la-contre-revolution-a-la-queer-theory-de-joseph-de-maistre-a-judith-butler/>>.

Résumé

Confronté tout jeune à une identité problématique au sein d'une dure réalité socio-politique, l'écrivain marocain Abdallah Taïa témoigne dans ses romans pour tous les marginaux, les sans-voix de son pays : prostituées, homosexuels et transsexuels, Marocains noirs, exilés divers, leur rendant toute leur humanité. En tentant ainsi de faire tomber les tabous sociaux, il vise à rejoindre par cet engagement militant la cohorte des grandes figures littéraires et artistiques qui ont fasciné son adolescence.

Abstract

Faced very young with a problematic identity in a harsh socio-political reality, Moroccan writer Abdallah Taïa will testify in his novels for all the marginalized and voiceless of his country: prostitutes, homosexuals and transsexuals, black Moroccans and various exiles, giving them back all their humanity. In an attempt to break down social taboos, he will seek, by this militant commitment, to join the troop of the great literary and artistic figures who fascinated his teenage years.